

DOCTRINE
FUSIONIENNE

Lettre Apostolique
A Madame SH., Comtesse de BRASSAC

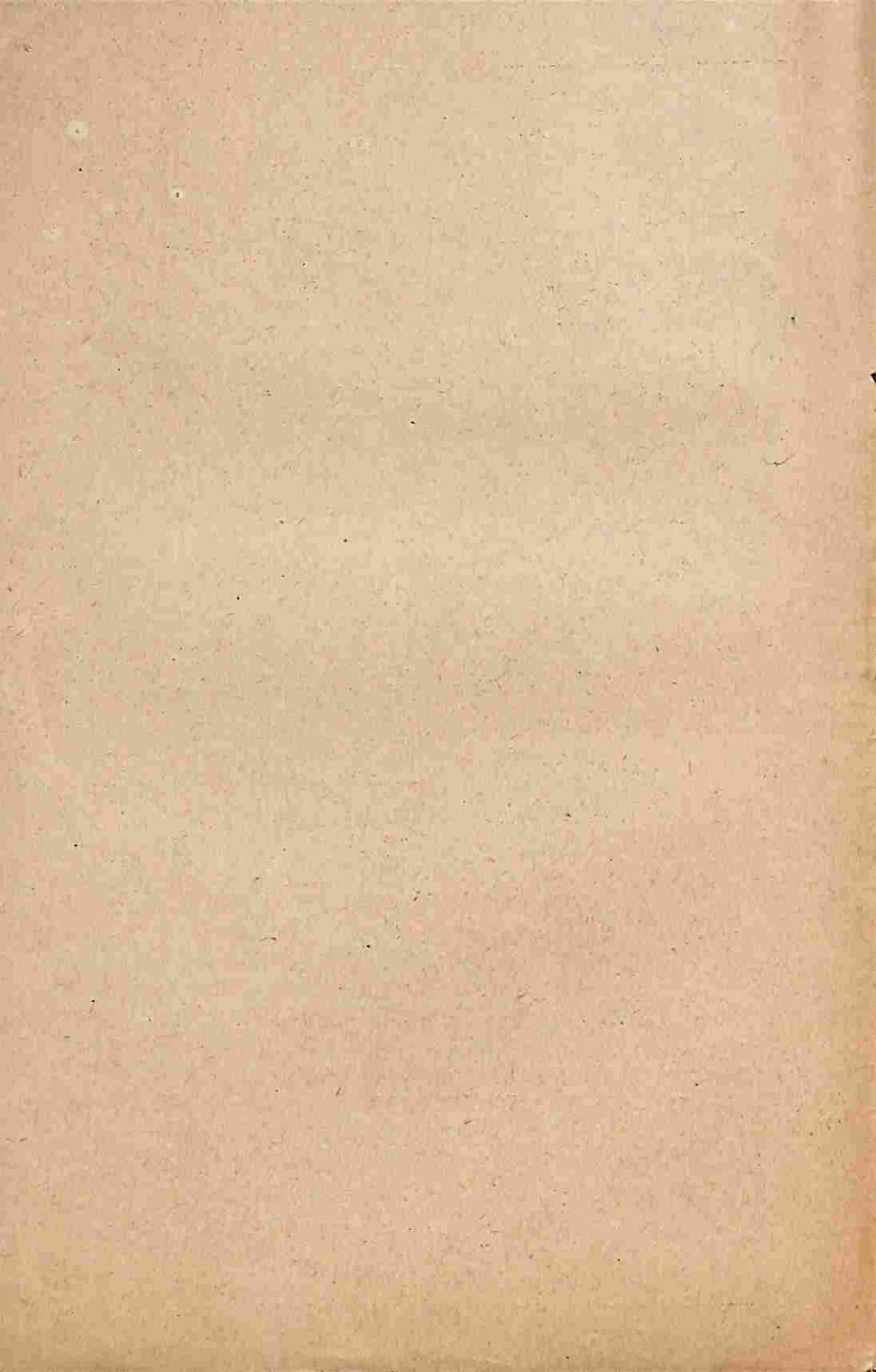
PAR



L. DE TOURREIL

PARIS
M. CHOQUE, 70, RUE TURBIGO

1897



DOCTRINE FUSIONNIENNE

Les initiés à la Doctrine Fusionnienne se font un devoir d'apporter un soulagement à la douleur publique, provoquée par la malheureuse catastrophe de la rue Jean-Goujon, en publiant une édition spéciale d'une lettre de consolation écrite à Madame Sh., Comtesse Ducroc de Brassac à l'occasion de la mort de son mari à Paris.

Par L. J. B. De TOURREIL.

Révéléateur de la Loi de Fusion.

Consolations à notre sœur, Madame Sh..., Comtesse de B..., à l'occasion de la mort de son mari, à Paris.

Château de Cruzille, août 1851, an VI de l'ère fusionnienne.

Très chère sœur, salut et amour!

Mademoiselle Anaïs, vient de m'apprendre la perte douloureuse que vous avez faite dans la personne visible de notre bon frère et ami Sh...

Votre nature sensible et affectueuse doit sans doute beaucoup souffrir d'une pareille séparation, quoique vous sachiez bien que la mort n'est que l'agrandissement de la vie. — Mais comme il n'est point naturel de passer dans l'autre monde, qui est un monde supérieur, avant d'avoir accompli dans celui-ci la mission de perfectionnement pour laquelle nous y sommes créés, notre cœur a de la peine à se défendre d'un sentiment de regret et de douleur, quand les objets de notre affection nous quittent avant l'heure.

Je ne vous conseillerai donc point d'être insensible à la mort de notre excellent et digne ami. Les larmes ne peuvent être taries sur la terre qu'avec la source du mal qui les fait couler. Pleurez, chère sœur, oui pleurez, cela soulagera votre âme sensitive : laissez épancher les larmes de vos yeux, afin qu'elles ne submergent point votre cœur.

Toutefois, ce ne sont point les personnes que nos regards cessent de voir en ce monde, que nous devons pleurer, puisque la mort n'existe réellement pas, et que les trépassés, dont nous croyons être séparés ici-bas par la tombe, sont alors beaucoup plus avec nous qu'auparavant ; nous devons pleurer sur le péché qui a transformé la mort divine en mort humaine ; nous devons pleurer sur l'ignorance et l'obstination des hommes qui, par leur égoïsme et leur division, perpétuent la souffrance sur la terre et dans le ciel. Voilà, chère sœur, quel doit être uniquement l'objet de notre chagrin.

Ah ! si je regrette moi-même notre excellent ami Sh..., c'est que l'humanité perd en lui une force vive qui pouvait encore longtemps l'aider à se débarrasser du mal ; c'est qu'en nous aidant à établir le règne de Dieu sur cette terre, il eût été lui-même plus heureux dans sa nouvelle vie.

Le ciel, vous le savez, chère sœur, est solidaire de la terre. Les joies d'en haut sont en rapport avec les joies d'en bas. Les morts jouissent ou souffrent, selon que ceux auxquels ils sont unis dans ce monde, travaillent à y réaliser la perfection ou l'imperfection, le bien ou le mal.

Si nous sommes ici dans la désharmonie, la discorde, la guerre, nos pères, nos mères, nos frères, nos sœurs, nos fils, nos filles qui nous ont devancés dans le royaume de la lumière, ne peuvent être eux-mêmes dans l'harmonie et la paix. Hélas ! nos troubles jettent la perturbation et la zizanie dans leur sein.

Ils sont tourmentés en proportion des afflictions et des douleurs qui résultent pour nous de notre misère et de nos débordements.

Ils souffrent, parce qu'ils sont unis à nous inséparablement, et que nous les entraînonnons malgré eux dans les désordres auxquels nous nous livrons comme ils s'y sont livrés.

Notre égoïsme leur fait expier leur égoïsme. Notre méchanceté les punit de leur méchanceté,

Ils sont arrêtés dans leur développement au ciel, parce qu'ils n'ont pas fait tout ce qu'ils pouvaient et tout ce qu'ils devaient pour le développement de l'humanité sur la terre.

Maintenant qu'ils comprennent la solidarité qui les liait à leurs

frères malheureux ici-bas, quand ils y vivaient comme nous dans un corps charnel, ils regrettent de les avoir abandonnés dans leur pauvreté, car ils se sentent vivre en eux et subissent les conséquences de leur misère.

Ils voient aujourd'hui que nul ne peut se séparer de personne, et que chacun de nous est d'autant plus éclairé, plus puissant, plus libre, plus heureux, qu'il y a un plus grand nombre d'individus puissants, libres, heureux et dans la lumière.

Ils voient que pour jouir d'un bien sans mélange du mal au ciel, il faut que le bien soit sans mélange de mal sur la terre.

Il dépend donc de nous de libérer les morts de leurs peines, en nous affranchissant des nôtres.

Il dépend de nous de réaliser pour eux le bonheur dans le ciel en le réalisant pour nous sur la terre.

Mais pour cela, il est indispensable que nous expulsions de nos cœurs tous les mauvais sentiments qui sont la cause de nos maux, et que nous les remplaçons par l'abnégation et l'amour du prochain.

Il est utile par conséquent, que les bons vivent le plus longtemps possible pour transformer leurs frères. Voilà pourquoi nous devons regretter que notre digne ami soit mort sitôt.

Efforçons-nous donc, de lui donner un témoignage de notre affection, en le continuant sur la terre, et en développant en nous ses vertus. Travaillons activement à effacer nos dissensions, afin de hâter l'avènement du règne de Dieu, sous lequel nous vivrons tous d'un même cœur, et où il n'y aura plus alors dans l'humanité ni deuil, ni cri, ni larmes, ainsi que l'annonce le prophète de Patmos, parce que la mort, à ce moment, ne sera plus la mort, mais la vie.

Oui, chère sœur, alors nous ne craignons plus de perdre ceux qui nous sont chers, parce que nous les sentirons vivre en nous inséparablement.

Alors ce qui sera uni le sera d'une manière continue et pour l'éternité, parce que nous vivrons d'une vie commune, et que nous serons conscients les uns dans les autres, aussi bien chez les morts que chez les vivants.

Pourquoi la mort nous est-elle si douloureuse aujourd'hui?

Pourquoi nous fait-elle horreur ?

C'est parce que nous lui avons enlevé son caractère divin et qu'elle n'est point naturelle.

Nos vices, en la provoquant avant l'heure marquée par le doigt de Dieu sur le cadran de son horloge éternelle, en ont voilé les sublimes clartés, et ont transformé ses joies divines en plaies hideuses et en horribles convulsions.

Certainement il n'y aurait point de MAL ni de MORT sur la terre, si nous étions tous dans la lumière et dans l'amour universel.

Il n'est point naturel de souffrir des actes que notre nature nous force d'accomplir. Nous devrions au contraire jouir d'un plaisir d'autant plus grand que ces actes sont d'un ordre plus élevé ; car tout acte nécessaire en nous, ne peut avoir pour but que la CRÉATION de nous mêmes. Or, certainement Dieu n'a pas voulu que la création et le développement des êtres fût un MAL pour eux, mais un BIEN.

Ainsi, par exemple, vivre, boire, manger, se reproduire, naître et mourir, sont des actes naturels et nécessaires qui devraient emporter avec eux une gradation de jouissances en rapport avec leur utilité pour l'être.

D'où vient donc que c'est justement le contraire qui a lieu ?

Pourquoi la vie est-elle souvent un fardeau ?

Pourquoi sommes-nous si fréquemment indisposés par le boire et le manger ?

Pourquoi l'homme craint-il de se reproduire, et en éprouve-t-il quelquefois de l'affliction ?

Pourquoi la femme enfante-t-elle avec douleur ?

Et pourquoi la mort nous cause-t-elle tant d'effroi ?

Ah ! chère sœur, si tous ces actes ne sont pas pour nous une progression de félicités, il ne faut point en accuser Dieu ; nous ne devons en accuser que nous-mêmes. Il n'en serait point de la sorte, si nous ne nous complaisions pas à demeurer dans l'ignorance, le péché ; et si les préjugés, invétérés dans l'homme ne l'empêchaient pas de rechercher la vérité et de la préférer à l'erreur.

Le jour où l'humanité, éclairée par le fusionisme, comprendra sa LOI et la pratiquera fidèlement, ce jour-la tout changera

dans le monde, et les choses auront leur véritable sens.

Il n'existera plus alors aucune de ces contradictions flagrantes qui semblent aujourd'hui accuser la sagesse de Dieu.

L'homme n'aura plus à ce moment des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre, un estomac pour ne point digérer, des jambes pour ne pas marcher; et, surtout, on ne le verra point naître à la vie pour cesser d'exister avant d'avoir vécu. Les aveugles de naissance, les sourds-muets, les êtres cacochymes, rachitiques ou idiots, les paralytiques, les phthisiques, et ces impotents de tous genres, qui accusent nos désordres personnels, ne se reproduiront plus dans l'existence, quand les hommes connaîtront leur véritable destinée et sauront comment ils doivent la réaliser.

Est-il rien de plus illogique, de plus triste, de plus contraire à l'harmonie divine, que de voir le jeune enfant cesser d'exister avant d'avoir sucé, pendant un seul jour, le lait que Dieu a mis dans les mamelles de sa mère pour le nourrir?

Est-il possible de croire que nous ne naîtrions que pour aboutir à la tombe?

Est-il possible d'admettre que la mort fût le but suprême assigné à chaque individu.

Non, chère sœur, nous MOURONS au contraire pour VIVRE; car, sans la mort, la VIE n'existe pas. Et si ce que nous appelons la mort était débarrassé de tout cet accompagnement misérable qui est entièrement notre ouvrage, le spectacle de cette évolution sublime, loin de nous désoler, nous remplirait d'un sentiment de vénération et de joie.

Pourquoi?

Parce que nous verrions clairement alors que la mort est l'agrandissement de la vie, l'universalisation de chaque être par l'EXTENSION variée et infinie de sa forme et de sa conscience, extension qui lui fait revêtir progressivement la forme de l'univers, et réaliser la conscience universelle.

En effet, demandez-vous un peu ce que serait la vie sans la mort?

Figurez-vous l'homme ayant été immortalisé, sous sa forme actuelle, dans le monde qu'il habite, lequel aurait dû lui-même

être stationnaire sous tous ces aspects, à cause de l'unité de LOI, nécessaire à l'harmonie de l'univers. Qu'en fût-il advenu ?

N'est-il pas vrai que si l'homme eût fait usage de son intelligence dans une condition pareille, s'il eût eu la faculté de penser, il se serait bientôt senti étroitement emprisonné sur la terre, au milieu de l'immensité de l'espace ?

Elevant les regards au-dessus de sa tête, et voyant cette multitude innombrable de sphères lumineuses qui nagent dans l'azur des cieux, il aurait infailliblement désiré en pénétrer le secret. Mais comment faire ? Nous ne pouvons connaître ce qui n'a aucune relation avec nous, et, justement, l'homme n'aurait eu de relation qu'avec sa planète, qui n'en aurait eu avec rien autour d'elle, ainsi que nous le verrons bientôt.

L'homme eût donc été plein de certitude que jamais sa curiosité n'eût pu se satisfaire.

Sa pensée sondant les profondeurs de l'infini, il se serait dit : pourquoi ce champ sans limites existe-t-il autour de moi, si je suis condamné à ne point aller au-delà de l'atome que j'habite ?

Pourquoi cet espace, s'il m'est interdit de le parcourir ?

Pourquoi ce grand luminaire du jour se révèle-t-il à mes yeux, si je ne puis me rapprocher de lui pour savoir ce qu'il est ?

Qu'avais-je besoin d'être intrigué par cette splendide illumination des nuits, si je dois rester étranger aux merveilles qu'elle éclaire et que la distance me cache ?

O nature ! devais-tu poser tant de problèmes à ma raison sans me donner la faculté de les résoudre ?

Mais, quand même je saurais tout ce que recèle l'immensité, quand même tous les mystères de la nature me seraient dévoilés, en serais-je moins malheureux pour cela, si je ne puis posséder ce que je connais et ne puis jouir de ce que je désire ?

Ah ! certainement mieux eût valu pour moi la privation de l'intelligence, que de savoir qu'il existe dans l'espace des mondes où je n'irai jamais.

Mieux eût valu pour mon cœur l'absence de tout désir, que d'être éternellement insatisfait.

Oui, chère sœur, voilà le cri de détresse que l'homme n'eût pas pas manqué de proférer dans l'éternisation de sa forme actuelle

sur cette terre. Car, une fois les lois de son monde complètement connues par lui, ce qui serait infailliblement arrivé un jour, n'ayant alors plus rien de nouveau à connaître, il n'eût plus eu d'aliment à sa curiosité, et, comme Tantale dans les enfers, il eût été dévoré d'une soif insatiable de savoir sans pouvoir se satisfaire, ce qui l'eût rendu éternellement malheureux. Or, dans un état semblable, l'homme n'eût pas manqué de désirer la mort, et de maudire son immortalité, qui eût fait de la nature un vaste tombeau dans lequel il eût été enseveli tout vivant.

Mais, que dis-je? La supposition que je fais là est purement gratuite. Si l'homme eût pensé, il aurait vécu. S'il avait vécu, tout aurait été vivant autour de lui; or, comme la vie est le principe du mouvement intérieur et extérieur, comme le mouvement modifie les êtres d'une manière sans cesse différente, et que des êtres éternels qui seraient modifiés ne pourraient l'être que dans le sens de leur agrandissement, vous représentez-vous l'homme et le monde sous leur forme concrète actuelle, grandissant toujours et atteignant durant l'éternité des proportions infinies? Vous représentez-vous l'univers tout entier suivant la même loi, et l'infini s'étendant perpétuellement pour devenir de plus en plus infini? Il n'est pas difficile de voir l'absurdité d'une parille conséquence, attendu que l'infini ne peut ni augmenter ni diminuer.

Comment, d'ailleurs, l'homme aurait-il pu grandir sans s'ajouter de la substance? Et comment eût-il pu s'ajouter de la substance sans l'emprunter à sa planète et aux êtres qui l'habitent avec lui? Certes, il est bien clair que s'il eût emprunté à la planète et aux êtres qui l'habitent, la substance dont il aurait eu besoin pour augmenter sa forme et son corps, il fût arrivé un moment où tous les êtres de la planète et la planète elle-même eussent été absorbés par l'homme. Dès lors l'homme fût resté seul, flottant dans l'espace, sans point d'appui et ne pouvant ni se mouvoir, ni se développer. Privé de l'aliment nécessaire à l'agrandissement éternel de son être, il serait demeuré toujours le même, sans croître ni décroître, c'est-à-dire sans mouvement intestinal, immobile, ce qui eût été la vraie mort.

Mais ce que je viens de dire pour l'homme, il faut le dire éga-

lement pour la planète et pour tous les êtres de l'univers.

Du moment que l'homme serait éternisé dans sa forme, tous les êtres devraient être éternisés dans la leur. En sorte que nul être ne pouvant emprunter à nul autre sans le détruire, la substance devant servir à l'AGRANDISSEMENT de sa vie, eût été forcément sans relation avec rien, et dans la plus complète inertie.

Ainsi, de deux choses l'une, où l'homme eût été seul éternisé dans sa forme et dans son corps ; ou tous les êtres de l'univers eussent été éternisés dans leur manière d'être comme lui.

Dans le premier cas, l'homme eût dévoré l'univers pour s'en nourrir, et l'univers tout entier eût revêtu la forme humaine, ce qui eût réduit la multiplicité et la diversité des êtres à un seul être ; la multiplicité et la variété des formes à une seule forme, et eut borné l'infini dans sa manifestation, quand l'infini ne peut être borné en rien.

De plus, une fois que l'univers aurait été absorbé par l'homme, rien, dès-lors, n'existant plus pour alimenter le développement éternel de ce dernier, l'homme se serait trouvé arrêté dans le mouvement de sa vie, immobile et mort ; conséquence contradictoire avec son activité éternelle, ce qui prouve l'impossibilité d'admettre que l'homme seul pût être éternisé vivant avec sa forme actuelle et son corps.

Dans le second cas, la conséquence eût été la même, puisque tous les êtres étant éternels au même titre, aucun n'aurait pu emprunter à aucun la substance indispensable à son agrandissement éternel, et tous, dès le commencement, fussent demeurés isolés les uns des autres et privés de vie.

Donc, sans ce que l'on appelle la mort, tout eût été véritablement mort dans l'univers ; preuve évidente que ce qui existe est le mieux possible, et que le Judaïsme et le Christianisme en admettant la mort comme une punition de Dieu, n'ont point compris la sublimité de ce grand acte de la vie.

Au reste, si l'homme n'avait point été soumis à la mort, il n'aurait pas dû naître, car les limites de son monde ne le lui eussent pas longtemps permis.

Et si Dieu avait supprimé les naissances, il aurait fallu aussi qu'il supprimât universellement les deux sexes, puisqu'ils n'exis-

tent dans toute la nature que pour la reproduction des êtres.

Mais qu'est-ce d'abord qu'un être qui n'eût été ni mâle, ni femelle, ni adrogyne ?

Et, en admettant qu'un pareil être eût pu exister, il n'aurait pas fallu, dans ce cas, qu'il fût sujet à manger, à boire, à respirer, par la raison que, sans les deux sexes qui sont les deux grands principes chimiques de la création, la nature ne produisant rien, l'homme n'aurait pu satisfaire ses besoins (1).

Au surplus, invulnérable, ne craignant point de périr, et n'étant point dans la nécessité de se garantir contre les influences délétères du milieu où il existerait, on ne concevrait même pas pourquoi il aurait des besoins.

Conséquemment, un être immortel, sans sexe, placé au sein d'une nature stérile et immobile, un être qui n'aurait eu aucun besoin, aucun désir, n'eût certainement éprouvé ni amour, ni intérêt pour quoique ce soit.

L'on ne comprend nullement qu'un tel être eût pu REMUEE, SENTIR, PENSER, VOULOIR : Pourquoi faire ?

Dans quel but eût-il agi, puisque, immobilisé dans sa manière d'être, il n'eût été susceptible ni de se détruire, ni de se modifier ?

Evidemment l'homme, dans une condition semblable, n'eût plus été l'homme ; c'eût été quelque chose d'inconscient, d'inerte, quelque chose que l'esprit se refuse à concevoir ; ou plutôt, sans ce que l'on appelle la mort, nous arrivons encore ici à reconnaître que tout aurait été véritablement MORT.

Avec la mort, au contraire, il faut nécessairement la naissance ; avec la naissance, les deux sexes ; avec les deux sexes, l'amour, le désir, la pensée, la volonté, l'action et tout ce qui dérive d'une nature animée et muable. Alors la vie est PARTOUT ; la mort seule n'est NULLE PART.

Oui, chère sœur, c'est la mort qui universalise l'être, en le délivrant de la prison de sa forme actuelle, pour lui faire revêtir successivement toutes les formes de l'univers.

C'est elle qui le sort de son monde restreint pour l'épanouir dans l'immensité de Dieu.

(1) Nous venons de voir d'ailleurs ce qui résulterait s'il absorbait de la substance.

C'est la mort qui illumine subitement la vie et nous révèle le mystère de la création, en déchirant le voile qui cachait à notre âme les résultats merveilleux de la loi de fusion.

La mort, loin de détruire l'être, le **RESSUSCITE** dans l'intégrité de sa vie, en le mettant en possession par la conscience de toute la substance qu'il a élaborée depuis le premier jour de sa naissance, jusqu'au dernier jour de sa manifestation sur la terre.

C'est ainsi qu'elle recompose l'homme dans la **TOTALITÉ** de lui-même, en réunissant, dans une même conscience, toutes les manières d'être réalisées par l'individu durant le cours entier de cette vie terrestre.

Avant la mort, notre **MOI** est emprisonné dans le **CORPS ACTUEL**, corps fugace, et qui n'est jamais le même dans deux instants différents. Il ne sait guère alors que par la mémoire, qu'il est le même **MOI** ayant animé le corps de notre enfance et animant celui de notre âge mûr ; le même **MOI** de notre corps d'hier et de notre corps d'aujourd'hui.

Après la mort, au contraire, le **MOI** se **SENT**, se **SAIT** et se **VOIT** simultanément dans toutes les phases de notre vie passée. Il anime toutes les molécules de substance qui ont appartenu à notre corporéité, et qui se trouvent conservées ici-bas dans les êtres qui nous survivent, et auxquels nous nous sommes assimilés. Il ressuscite ainsi notre **INDIVIDUALITÉ** intégrale en la reconstituant avec son antériorité, et en fait une **UNITÉ CONSCIENTE**, égale à la vie entière de l'individu.

N'est-ce pas là bien réellement la résurrection ? L'individu peut-il ressusciter d'une manière plus complète qu'en prenant possession, par la conscience, de tous les états composant sa vie entière ?

L'on pourrait même dire, avec raison, que ce n'est pas aujourd'hui que l'individualité intégrale de l'homme existe, mais seulement après la mort.

En effet, que voyons-nous aujourd'hui de l'individu ? Nous ne voyons qu'une fraction de sa vie totale ; car chaque instant qui s'écoule, plonge dans le passé ce qui nous apparaît de lui, et chaque instant qui suit le renouvelle sans cesse.

En sorte que l'homme qui pose là devant nous, avec son corps et sa forme, ne se possède en vérité lui-même que dans un ins-

tant incommensurable. Sans la mémoire qui rattache le passé au présent, il ne s'affirmerait jamais que dans le moment actuel. Toute sa vie antérieure serait pour lui comme non avenue. C'est par la mémoire uniquement qu'il a la conscience de son identité pendant tout le cours de son existence.

Mais la mort épanouissant la conscience de l'homme dans toute la substance qui lui a appartenu durant sa vie terrestre, soude ensemble tous les instans de son existence pour en faire un seul instant ; unit toutes les molécules qui ont servi à la formation de ces divers corps pour en faire un seul corps, dans lequel l'individu se sent exister présentement tel qu'il était à tous les âges de sa vie.

Voilà comment le PASSÉ redevient PRÉSENT, et comment l'individualité humaine se trouve constituée dans son intégrité sans lacune, ce qui est la véritable RÉSURRECTION.

Or, je vous demande, chère sœur et chère enfant, si lorsqu'on a pénétré le mystère de la mort, on peut encore la craindre ? Je vous demande, si lorsqu'on sait que par la mort les objets de nos affections ont pris possession de nous pour ne plus nous quitter, on doit les pleurer ; et si, quand l'on est convaincu qu'ils ont grandi dans la vie, l'on a raison de déplorer leur perte ?

Ne pouvons-nous pas aimer les trépassés sans verser des larmes sur leur tombe ?

Notre amour pour eux a-t-il besoin de s'exprimer par l'affliction, surtout quand nous savons qu'ils partagent en nous les sentiments dont nous sommes remplis ? Combien n'aurions-nous pas plus de raison de pleurer ceux qui partent pour un long voyage ! Mais si nous les savions toujours là présents où nous sommes, quoique invisibles, les pleurerions-nous ? Dieu n'a pas une autre manière d'être avec notre humanité. Cependant nous sommes heureux de lui adresser nos prières, de nous entretenir avec lui, bien que nous ne le voyons pas. Il suffit à notre amour de savoir que nous lui sommes visibles et que nous ne pouvons échapper à ses regards. Eh bien ! tels sont les morts.

O ma mère ! ô mon père ! non, je ne vous pleurerai point, parce que mon chagrin serait le votre et que je vous aime trop pour vous attrister.

Je sais que vous n'êtes point séparés de moi, que si mes yeux ne vous voient point, je ne suis pas invisible pour vous.

Je sais que vous remplissez mon être, que vous entendez le son de ma voix et que vous lisez dans mes plus secrètes pensées.

Je sais que lorsque de mes deux bras je presse, dans votre intention, ma poitrine avec transport, et que je semble donner un baiser dans l'espace, vous éprouvez les étreintes de mes embrassements et toute l'ardeur de mes caresses.

Je sais que vous sentez battre mon cœur pour vous, et je sens à mon tour, par une ineffable joie intérieure, que vous répondez à mon amour.

Je suis persuadé que vous partagez ma vie et que vous jugez mes déterminations.

J'ai la conviction que le mal que je fais vous blesse, et que mes bonnes actions vous font plaisir. Aussi veux-je m'efforcer de vous rendre heureux en pratiquant le bien que vous aimez et en évitant le mal dont vous avez horreur.

Oui chère sœur, ce ne sont point des larmes que les morts réclament de nous. Ils ont besoin que nous pensions à eux, que nous les aimions et que nous accomplissions de bonnes œuvres. Ils ont besoin que nous gardions toute notre activité pour triompher du mal de la terre dont ils souffrent, et ce n'est pas en gémissant, en tombant dans la tristesse et l'abattement que nous pouvons les servir à cet égard.

Je regrette beaucoup, chère enfant, de n'être pas en ce moment près de vous; peut-être mes paroles, imprégnées de toute l'affection que je vous porte, vous eussent plus efficacement consolée; mais j'espère que Dieu vous prendra, vous et notre chère Mina, sous sa sainte protection; tel est l'objet de mes prières.

Adieu, chère sœur, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que Mademoiselle Mina.

LOUIS.

Que la mort soit naturelle ou accidentelle l'évolution est la même, les pensées émises dans la lettre conservent leurs mêmes valeurs à cette différence: que les morts accidentelles ou précoces provoquent les recherches des causes qui les ont produites, et deviennent un enseignement qui profite à tous; ce qui procure une consolation aux victimes qui sont entrées dans la vie ultérieure avant le temps.

NOTE DES DISCIPLES.

IMPRIMERIE J. BOLBACH, 25, RUE DE LILLE
